



Bruno Pellegrino
Là-bas,
août est un mois
d'automne

ZOE

LÀ-BAS, AOÛT EST UN MOIS D'AUTOMNE

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Atlas nègre, Tind, 2015

Électrocuter une éléphant, Paulette éditrice, 2017

BRUNO PELLEGRINO

LÀ-BAS, AOÛT EST
UN MOIS D'AUTOMNE

roman

ZOE

*Les Éditions remercient de son soutien à la publication de ce livre,
le Service des bibliothèques et archives de la Ville de Lausanne.*

**le Service Bibliothèques
& Archives** 
de la Ville
de Lausanne

*L'auteur remercie la Fondation Leenaards
de son soutien à l'écriture de ce texte.*

©Éditions Zoé, 11 rue des Moraines
CH-1227 Carouge-Genève, 2018
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture: Silvia Francia

Photographie: Portrait de Madeleine Roud à Carrouge, vers 1925

© Fonds photographique Gustave Roud, BCUL, Charles-Antoine Subilia

ISBN 978-2-88927-507-6

ISBN EPUB: 978-2-88927-513-7

ISBN PDF WEB: 978-2-88927-512-0

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien
de la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

[...] le jardinier donc avait fièrement apporté un seringa pour le planter à la place du rosier de roses blanches anciennes qui n'avait pas supporté le fameux gel de février et s'il se reproduisait chaque année la végétation changerait, il n'y aurait plus de coings que dans les musées [...].

Catherine Colomb
Le Temps des anges

Quand le monde sera réduit en un seul bois noir pour nos quatre yeux étonnés, – en une plage pour deux enfants fidèles, – en une maison musicale pour notre claire sympathie, – je vous trouverai.

Arthur Rimbaud
Illuminations

I

Mercredi 19 septembre 1962

Le temps des digitales est fini. Dès que Gustave en frôle les pétales, même avec cette douceur qui le caractérise, les fleurs se froissent ou se détachent – papier de soie, papier à cigarette. Dans la ferme de leur enfance, on les appelait des gants de Notre-Dame ; il ne sait plus à quel moment il s’est mis à dire digitales. Le sol de la cour en est jonché, comme après une tempête. Il faudra balayer. Mais d’abord, dresser l’inventaire de toute urgence.

Il passe la grille et, son carnet à la main, s’avance dans le jardin qui exsude des odeurs métalliques – à moins que ce ne soit lui, son haleine, ses cheveux peignés en arrière, des effluves pris dans le col de sa chemise ou les plis impeccables de son pantalon, qui sait. Depuis qu’il a fêté ses soixante ans (et ça commence à dater), il n’est plus sûr de rien. Il redresse son grand corps courbé.

Ordonné selon les exigences des variétés et le grain du terreau, le jardin obéit à une architecture précise : les légumes alternent avec le lys, la verveine et le pavot, les plantes grimpantes font de l’ombre aux simples fragiles, le parfum des soucis fait fuir la vermine. Mais ses allures de jungle le rendent parfois compliqué à contempler. Le regard hésite face au foisonnement – de longues courges se déroulent jusque sur le gazon de réséda

sauvage et d'anémones du Japon – et ce matin, il y a encore autre chose qui fait que, l'espace de quelques secondes, Gustave se laisse abattre par l'ampleur de la tâche. Pas de tempête, la nuit a été calme ; seulement, à l'aube, la rosée s'est déposée délicatement sur tout le domaine pour cristalliser en gelée blanche. Cela n'a l'air de rien et pourtant, trois jours avant l'équinoxe de septembre, tout est déjà condamné.

Pour se donner du courage, Gustave relève la présence du haut massif de zinnias. Sans doute serait-il étonné d'apprendre que cette espèce sera la première à éclore en orbite, en janvier 2016, à bord de la Station spatiale internationale – les pétales serrés qui se déploient dans la clarté violette de diodes électroluminescentes stimulant la photosynthèse. Étonné, émerveillé ou incrédule, mais il ne le saura jamais, il sera mort depuis longtemps : en admettant qu'on soit bien en septembre 1962, il lui reste, au moment où il inscrit dans son carnet ce mot de zinnias, tout juste quatorze années à vivre.

Des arbres poussent en espalier contre la large façade de la maison. Il est peut-être huit heures du matin, la lumière est livide. Sous la fenêtre de maman, le noyer s'est dépouillé. Gustave note : reines-marguerites, haie de phlox, cactus, amaryllis d'été. Il n'a pas besoin de les décrire, ni même d'en faire un croquis ; il distingue dans la forme des noms la raideur des tiges, les tons de blanc, la

dentelure des feuilles – lobées, arquées, rubanées, ovales, distiques, lancéolées. Il n’écrit rien sur les odeurs. Ne mentionne pas non plus les légumes, mêlés aux fleurs : pas un mot sur les laitues montées en graine, ni sur ces oignons anciens dont le premier bulbe a été transplanté il y a plus d’un demi-siècle depuis le jardin de la ferme de leur enfance.

Vernie de rosée, la terre croustille sous ses semelles. Il regarde où il met les pieds, passe près du cabanon et contourne le massif central de dahlias saumon et abricot qu’encadrent des tagètes d’un orange surnaturel : ses fleurs mexicaines, comme il dit. Les mêmes que dans certains tableaux du Douanier Rousseau qu’il a vus à Paris, il y a longtemps – et lui serait la charmeuse de serpents, cette haute silhouette noire qui joue de la flûte au bord du fleuve, en lisière d’une forêt exubérante où poussent des plantes en forme de cœur, de clochette, de lame, d’éventail. Une jungle, oui. Il remonte la plate-bande qui borde la maison et son carnet contient désormais les mots giroflées et rudbeckias. Des vendangettes courent le long du mur d’enceinte, la boule écarlate d’un géranium s’illumine, il prend note. Mais non, la charmeuse de serpents, ce serait Madeleine, bien sûr, lui serait tout au plus cet oiseau rose et gris, dans le coin inférieur du tableau, avec ses airs d’espèce menacée. Il écrase lentement les fleurs glacées, des pétales restent collés à ses semelles.

Le givre n'a pas fait de quartier. Le lys tigré a rouillé, les robustes glaïeuls de l'arrière-été se sont brutalement fanés. Même la pourriture qui ourlait certaines feuilles est suspendue, stoppée net par le gel. Il faudra rentrer l'oranger, raide dans sa caisse de bois, en priant qu'il ne soit pas trop tard. Les premières poires mûrissent, mais leur temps aussi est compté, Gustave le sait. Il consigne, de toute urgence, le nom des choses qui prennent fin.

En sortant du jardin, il repasse devant les digitales de la cour. À les voir dans cet état, petits tas pourpres à terre, on ne croirait pas qu'elles sont toxiques. Sa tante l'avait prévenu, un jour il y a très longtemps: si tu en manges, ton cœur s'arrête.

C'est peut-être son premier souvenir, qui remonterait aux toutes dernières années du XIX^e siècle. Des poules prennent leurs aises dans la vieille cuisine de la ferme de leur enfance; une soupière à moitié pleine se balance dans le large manteau de cheminée. Il a deux ou trois ans et observe sa tante accroupie, jupes aristocratiquement vastes en corolle autour de son corps ramassé. Elle a mis à bouillir des gerbes entières de gants de Notre-Dame: les fleurs se tordent, fondent, précipitent et réduisent. Une décoction aux propriétés de magie blanche, dont elle badigeonnera les interstices du dallage pour empêcher les morts et les mortes, là-dessous, d'exercer leur influence. Si tu

en manges, ton cœur s'arrête. Où est Madeleine ? Assis sur le sol, Gustave joue avec une fleur qu'il a sauvée de la marmite. Si c'est un gant, on doit pouvoir l'enfiler : ses petits doigts cherchent le moyen de s'enfoncer dans la grappe.

Aujourd'hui, 19 septembre, Gustave est debout devant la maison, sous la vigne du Canada qui a viré au rouge, les digitales à ses pieds, son carnet à la main ; et je le vois, enfant, les doigts vêtus de fleurs.

Madeleine suit du doigt les légendes: cônes et cylindres en titane, bouclier thermique en fibre de verre, joints de magnésium, incrustations en caoutchouc. Le vaisseau spatial est une réplique, mais ceux qui l'ont conçu ont soigné les détails. Fusibles, leviers, interrupteurs, l'effet est saisissant, l'engin dressé comme en plein lancement. Quelques mois plus tôt, à Cap Canaveral, Floride, Alan Shepard enfilait sa combinaison argentée, ajustait son casque vitré et prenait place dans cette cabine pour devenir le premier Américain dans l'espace – un saut de puce, un quart d'heure de vol en tout et pour tout, mais Madeleine n'en revient pas, que cela soit possible. Elle se figure le véhicule en vitesse de croisière, plusieurs milliers de kilomètres-heure à travers le vide bleu, les hautes altitudes, essayant des traînées de particules lumineuses, brûlant au contact de l'atmosphère jusqu'à frapper la surface de la mer.

La semaine dernière, le président Kennedy a prononcé, sous le soleil de Houston, Texas, une allocution où il promettait d'intensifier l'effort spatial des États-Unis. Nous n'avons pas l'intention de rester en arrière, a-t-il affirmé. Notre leadership dans les domaines de la science et de l'industrie,

les espoirs que nous plaçons dans la paix et la sécurité, nos responsabilités en tant que puissance de premier ordre, tout nous oblige à faire cet effort, à trouver la clé de ces mystères, à la trouver pour le bien de tous les hommes, et à nous imposer comme la première nation du monde dans l'exploration spatiale. Bref, il promettait la lune.

Madeleine ne comptait pas lire le journal, elle voulait seulement faire un peu de rangement, la maison est toujours à l'envers, à la fin de l'été. C'est en déplaçant la pile de papiers, sur la table de la cuisine, que les mots course à la Lune et espace interplanétaire, en une de la gazette, l'ont arrêtée. Selon l'éditorialiste, la conquête spatiale coûtait à chaque Américain l'équivalent de deux paquets de cigarettes par semaine – pas cher payé, ajoutait-il, si cela permettait de griller la politesse aux Soviétiques. Debout, penchée, Madeleine tournait les pages. Elle a feuilleté d'autres numéros. Elle a lu plusieurs fois les propos du président Kennedy puis son regard a accroché le mot COMPTOIR, en majuscules, au sommet d'un encadré. C'était donc bien déjà l'automne.

Comme chaque année, en septembre, on se rendrait à la foire nationale : on descendrait en ville, on irait se serrer dans les halles du Palais de Beaulieu pour palper des tissus et des pièces de confection, assister à des démonstrations de robots électroménagers, s'allonger sur des matelas sophistiqués,

interroger les spécialistes de l'horlogerie de haute précision, admirer d'énormes bœufs à la croupe luisante. Mais l'encadré promettait une année exceptionnelle : pour son édition 1962, le Comptoir avait l'honneur d'accueillir la première exposition officielle en Europe de l'Administration américaine de l'aéronautique et de l'espace – la très puissante NASA. Madeleine a découpé l'encadré qu'elle a rangé dans le tiroir du buffet où s'empilent les liasses jaunies de nouvelles anciennes. Ce matin, elle a mis un peu de poudre sur ses joues, enfilé des chaussures presque plates et pris le tram de huit heures. Suzanne est montée un arrêt plus loin, elles ont effectué ensemble la descente jusqu'à la ville. Au terminus, son amie a insisté pour qu'elles boivent un café mais Madeleine n'a pas voulu, il risquait d'y avoir du monde, mieux valait ne pas traîner et en effet, une file d'attente s'était déjà formée à l'entrée.

L'essentiel est que maintenant elle y soit, au cœur des halles, dans ce brouhaha de voix amplifiées, distordues et réverbérées en une seule masse qui l'englobe, la porte, l'enivre et l'épuise – cette petite musique familière, la bande-son du Comptoir. Elle passe de nouveau en revue les modèles réduits de véhicules lunaires, le Ranger, le Surveyor, le Prospector ; elle rêve. C'est à papa qu'elle doit cette passion pour l'espace. Il possédait des ouvrages sur le sujet, ils sont sûrement toujours

quelque part dans la maison. La nuit, il les emmenait parfois, Gustave et elle, observer les constellations. Il leur expliquait que l'astronomie n'était rien de plus qu'une succession de problèmes, au sens mathématique, qu'il suffisait de résoudre, un à un, avec calme et méthode, jusqu'à l'accomplissement de la mission.

Elle resterait volontiers plus longtemps, mais Suzanne l'attend – la NASA ne lui disait rien, moi tu sais ces nouvelles technologies. Elles ont convenu de se retrouver à midi. Madeleine se dirige à regret vers la sortie du pavillon technique. Grande et droite, elle surplombe la foule qui défile dans l'allée. Elle a laissé sa canne à la maison, cet objet la signale comme vieille dame et ça l'agace, elle n'a que soixante-neuf ans, qu'on ne l'enterre pas trop vite. Elle analyse les courants, distingue les différentes vitesses de déambulation, choisit son moment et s'insère dans le flux.

Son bureau, à l'étage, est soigneusement composé. Un abat-jour conique, de tissu plié, dirige la lumière sur le pied de la lampe en bois ouvragé, juchée sur plusieurs dictionnaires – il aura oublié d'éteindre, hier soir. Un livre ouvert voisine avec une liasse de feuillets, lettres reçues et brouillons de réponses. Quelques silènes blancs languissent dans un vase, faussement négligés, au côté d'une coupelle où reposent deux fines pipes en terre et un paquet de tabac. Parfois, d'autres détails viennent faire varier l'ensemble : un coupe-papier, une carte postale représentant l'un des guerriers du temple d'Égine, un petit pot de porcelaine bleue, des épis de blé plantés devant la photo d'Olivier, cadré en plan américain.

Gustave pousse les objets pour faire de la place sur le bureau. Sa tasse vide a laissé un rond noir sur le sous-main. Il ouvre les portes de la grande armoire de chêne. À l'intérieur, ça sent le sous-bois, l'alcool et la pluie avant qu'elle tombe – parfum de cave, de grange, et c'est assez juste puisqu'il s'agit là de ses réserves, la récolte de l'écriture quotidienne qu'il stocke, vaches grasses vaches maigres, depuis près de cinquante ans (mon pauvre vieux Gus, se dit-il sans savoir s'il a prononcé ces mots à voix haute, ni même si c'est lui qui les a prononcés). Il sort de

l'armoire quinze cahiers d'écolier, une dizaine de carnets, tous les dossiers de feuilles volantes, ses agendas, quelques manuscrits dactylographiés et des piles de revues anciennes. Il dépose tout sur le bureau, en plusieurs petits voyages. Il y en a ailleurs, ses papiers sont dispersés dans la maison, mais c'est un début. Un tas considérable, les étapes, en vrac, d'une vaste entreprise de reconstitution des paysages : notes sur le détail des nuages, les textures du brouillard, noms de personnes et de pays, traces de ses lectures, de ses travaux, de ses tristesses et jusqu'aux minutes des matinées oubliées. 1917, premier dimanche de mars, la maison est glaciale. Il a vingt ans et se demande si c'est cela, vivre, et s'il y a partout des jeunes hommes tristes dans leur chambre.

C'est la matière brute de ses livres, qui tiennent à la fois du bestiaire et du bréviaire, de l'atlas, de l'album et de l'herbier. À la parution du dernier, quatre ans plus tôt, il pensait avoir réglé sa dette. Le recueil était mince, comme d'habitude, mais il dressait l'état des lieux, conservait des fragments de choses fragiles dont il attestait l'existence. Aujourd'hui, il sait qu'il n'a presque rien dit et qu'il n'en aura jamais fini de se justifier. Il passe la main sur ces pages où des semaines entières, documentées heure par heure, se fondent en une suite régulière, la masse des journées et des jours. Sa vie ou ce qu'il en reste, en phrases lapidaires, creuses, longues,

sibyllines, interrompues, définitives. Le soir le reflet des villages invisibles chatoie merde, lit-il, je n'arrive pas au bout de mes phrases (24 octobre 1924).

Le chat est roulé en boule sur le vieux poêle, dans l'angle de la pièce. Sa respiration est lente mais il ne dort pas: un léger crissement au plafond – les fouines qui s'activent au-dessus – et les oreilles s'orientent, l'œil s'ouvre, le chat lève la tête, éveillé, précis. Il s'étire, griffe la pierre du poêle et retombe sur le côté. Il est l'heure de manger. Madeleine a tout préparé avant de partir, ce matin. Elle a même griffonné un billet à son intention, quelques instructions pour réchauffer les pommes de terre. Elle ajoute, en un alexandrin correctement césuré à l'hémistiche, qu'il peut prendre trois œufs s'il lui en laisse deux.

Suzanne est à l'heure. Elles hésitent devant un four où rôtissent simultanément quarante-neuf poulets, embrochés par sept, optent pour une saucisse de veau, épaisse et lourde, qui dépasse aux deux bouts de l'assiette en carton dont les bords gaufrés s'imbibent de graisse. Madeleine demande double ration de moutarde. Elles ressortent prendre place au soleil sur la margelle d'un bassin, pas trop près des jets d'eau. Madeleine plaint ces femmes en talons que, d'ici la fin de la journée, on verra accoudees à une barrière, frottant la plante de leur pied nu contre un barreau froid. Elle ne regarde pas les hommes.

Le programme de l'après-midi est chargé. Suzanne s'est procuré le plan des halles et elles procèdent avec méthode, un stand après l'autre. Madeleine endure l'exposition sur le troc, où de vieilles pièces de monnaie côtoient des zibelines intégrales aux yeux noirs, fait mine de s'amuser d'un mannequin juché sur un siège-ascenseur qui effectue des allers-retours le long de la rambarde d'un faux escalier, se réveille un peu sur le stand de la Yougoslavie: des moteurs, des maquettes, de la vaisselle d'étain, des tapis, des instruments de musique – gusle, kaval, tamburitza. Elle aurait vraiment préféré passer cette journée avec Dora

Achévé d'imprimer
en janvier deux mille dix-huit
sur les presses de L.E.G.O. à Lavis, Italie,
pour le compte des Éditions Zoé
Composition Joseph Maye, Genève